

## AVANT-PROPOS

Que le lecteur soit prévenu : il est invité à partager un texte important. Important par la taille, sans aucun doute, mais surtout par l'ambition qui s'y exprime. Eric Landowski propose ici, sans polémique superflue, et sans effet de « territorialisation » tactique trop marqué, une remarquable synthèse de sa théorie des interactions. Cette synthèse se présente apparemment comme une conséquence et une extrapolation de son dernier livre (*Passions sans nom*), et notamment de la théorie de l'union et de l'ajustement stratégique. Mais, de fait, elle fonctionne tout autrement, et donne à entendre une conception d'ensemble, arrivée aujourd'hui à une pleine maturité, de la sémiotique des interactions.

Vingt ans de recherches patientes, de tâtonnements et d'avancées progressives, toutes et tous consacrés, de livre en livre, aux interactions sociales, toutes et tous inspirés par la même puissante hypothèse : la réflexion sur les interactions peut et doit fonder une sémiotique générale, une conception de l'« être au monde » partagé et une morale du sens.

Cette morale est ici indissociable de la réflexion épistémologique, puisque, comme l'auteur le rappelle à la suite de Merleau-Ponty, nous sommes, êtres humains et sociaux, « condamnés au sens », ou plus précisément « condamnés à construire le sens » dans nos interactions avec les choses et avec les autres. Condamnés, c'est-à-dire en équilibre instable entre l'insignifiance de la pure répétition et l'insensé du chaos sensoriel et événementiel. Cette morale est donc une morale du *risque accepté*, du risque de basculer à tout moment d'un côté ou de l'autre de cette ligne de crête sémiotique. Mais c'est aussi une morale (ou plutôt une *éthique*) de l'interaction, puisque toute l'argumentation a pour horizon de référence le respect de l'autre comme sujet, et, d'un point de vue syntagmatique, l'« *accomplissement mutuel* » des sujets dans l'interaction.

Cette éthique est aussi une réponse technique à quelques anciennes critiques essuyées par la théorie greimassienne de la manipulation : solution simpliste, descriptions trop mécaniques, théorie insuffisamment explicative. L'horizon éthico-épistémologique de l'accomplissement mutuel et du risque sémiotique assumé permettent à l'auteur de résoudre ces difficultés, et de répondre à ces anciennes critiques : en effet, cet horizon axiologique le contraint à un dépassement et à un englobement de la théorie de la manipulation dans une théorie des interactions à la fois plus adéquate (eu égard aux faits analysés) et plus générale (eu égard aux cas de figure pris en considération).

Résumons : le modèle final articule quatre régimes d'interactions, la *programmation*, la *manipulation*, l'*ajustement* et l'*accident*, qui reposent chacun sur une « logique » sémiotique spécifique, une sorte de style du sens, respectivement : la *régularité*, l'*intentionnalité*, la *sensibilité* et l'*aléa*. Ce résumé lapidaire permet de comprendre en quoi cette synthèse est si fortement intégrative : d'un côté, elle fait place à la sémiotique narrative classique, voire à la sémiotique des passions, et de l'autre, elle situe les autres régimes sémiotiques, ceux-là même qui sont inspirés par l'horizon éthique et l'exigence épistémologique, à savoir celui de l'union et de l'ajustement (cf. *Passions sans nom*), inspiré par le souci de l'« accomplissement mutuel », et celui, tout nouveau, de l'accident et de l'aléa, nouvelle version d'une sémiotique des catastrophes, inspiré par le principe du « risque » assumé.

Et c'est justement ce caractère intégratif qui permet de faire un sort aux « irrégularités », à l'incertitude et à l'imprévisibilité, qui sont en général considérées comme insensées : cette morale sémiotique est sans complaisance, et nous sommes condamnés à construire même le sens des irrégularités et des aléas, quitte à déplacer sans cesse le focus de l'analyse.

Les tribus académiques aiment en général le spectacle des conflits théoriques, et le lecteur ne manquera pas de s'étonner que le co-auteur de *Sémiotique des passions* ne s'offusque pas de lire sous la plume de Landowski que « s'il y a place pour une sémiotique de la manipulation et de la programmation et pour une sémiotique de l'accident et de l'ajustement, en revanche il n'y a pas, à notre avis, de justification théorique pour une 'sémiotique des passions' en tant que modélisation autonome. ». Il n'y a en effet pas lieu de s'offusquer, puisque la sémiotique des passions ayant fait son office, ayant largement contribué à ouvrir de nouveaux champs d'investigation, et à provoquer des remaniements en profondeur de la sémiotique narrative dont elle est issue, elle peut maintenant « rentrer dans le rang », et se

diffuser sans s'afficher comme telle, à l'intérieur d'un champ théorique redéfini et élargi. Que peut-on attendre de mieux en effet, pour un mouvement théorique développé en une vingtaine d'années, que de s'intégrer au long terme dans une perspective plus large ? C'est en tout cas ce qu'on peut souhaiter aussi pour la sémiotique des interactions.

On comprend moins bien pourquoi l'auteur peut affirmer que les passions ne peuvent constituer un « objet sémiotique à proprement parler », mais seulement un « champ de recherche ». L'argument selon lequel ce pseudo-objet serait partagé entre deux sémiotiques différentes, « deux problématiques distinctes », est parfaitement contradictoire avec l'objet même de ce texte de synthèse. Les deux problématiques, en effet, d'une part celle, traditionnelle, de la programmation-régularité, et de la manipulation-intentionnalité, et d'autre part celle, landowskienne, de l'ajustement-sensibilité et celle de l'accident-aléa, ne sont hétérogènes que dans la perspective – que ce texte même dépasse – d'une territorialisation tactique des options théoriques.

Or, à partir du moment où l'ensemble de ces régimes sémiotiques sont interdéfinis, intégrés à une théorie générale et qui se déclare elle-même, en conclusion, complète et exhaustive, le domaine est unifié, et la question des passions, du même coup, l'est aussi. Comme le signale l'auteur lui-même, il y a des passions de l'aléa comme de la régularité, des passions de l'ajustement comme de l'intentionnalité ; et ce serait un beau programme de recherches, sur un objet parfaitement constitué, que de reprendre à nouveaux frais, sur la base de cette théorie étendue, l'enquête sur la dimension passionnelle de la signification en acte.

Il n'y donc pas de quoi s'offusquer, mais on peut pourtant relativiser : l'horizon de l'accomplissement mutuel et de l'ajustement stratégique est un point de vue, inspiré par une position idéologique fortement assumée (ou du moins un impératif axiologique) ; celui de la passion et des tensions entre valences perceptives, comme ressort de la dynamique discursive, en est un autre, inspiré par une autre position idéologique, et ce dès les premiers séminaires de Greimas sur ces questions. Il faudrait, dans une perspective plus historique, réexaminer les conditions dans lesquelles la sémiotique des passions s'est développée, il y a vingt ans, pour comprendre pourquoi et comment, en réaction à l'irénisme des pragmatiques américaines (qui faisaient de la coopération et de la charité – on ne parlait pas à l'époque d'accomplissement mutuel et de respect de l'autre comme sujet – le ressort des interactions), pour comprendre donc pourquoi Greimas a été conduit à poser les structures polémiques, les tensions et

les conflits au cœur de l'expérience passionnelle et de l'élaboration du sens en acte ; il faudrait ensuite, pour mieux comprendre comment cette position de principe a donné naissance à la sémiotique tensive, examiner tout aussi attentivement comment elle a été déclinée dans l'ordre de la perception, et de la saisie du sens dans notre rapport au monde sensible.

Le véritable apport de la sémiotique des interactions tient à l'implantation de l'autre, et de l'interaction avec l'autre, au cœur de la construction du sens, là où, justement la sémiotique tensive est en défaut, puisqu'elle s'arrête – tout comme d'ailleurs la plupart des sémiotiques de cette même époque, notamment celle de Coquet et celle d'Eco – au rapport sensible et cognitif avec le monde en général. Reste, en somme, à implanter l'autre au cœur de la semiosis elle-même, dans le rapport entre un plan de l'expression et un plan du contenu, c'est-à-dire là où se situent les autres sémiotiques évoquées.

Justement, il est un point sur lequel les deux courants sémiotiques se rencontrent à l'évidence, c'est celui de l'« incarnation » (ou « embodiment ») du sens. Pas plus que la sémiotique des passions, la sémiotique du corps n'est une nouvelle théorie générale de la signification. Mais elle est elle aussi un passage obligé, dans la perspective plus générale d'une sémiotique du sensible (et même du sensible « réactif », comme le précise Landowski), pour un renouvellement de l'appareillage descriptif de la sémiotique générale.

Expliquons-nous, et illustrons. Eric Landowski illustre son modèle des interactions, ici-même, par la scène familière et récurrente du gendarme qui verbalise l'automobiliste ; j'évoquerai en contrepoint celle du peloton cycliste qui s'étire, se segmente et se reconstitue au cours d'une même étape du Tour de France. L'analyse narrative standard ne verrait dans ces modifications du peloton que des variations figuratives superficielles, un « habillage » plus ou moins codifié, sans rapport explicite avec les étapes successives d'une programmation ou d'une structure polémique sous-jacente. L'analyse proposée par Landowski saurait y déceler des mouvements d'ajustement permanents, et quelques aléas auxquels il faut bien donner du sens et exploiter en temps réel.

Mais le plus étonnant, dans cette affaire, reste que tous ces ajustements interactifs ont une forme reconnaissable, et même, plus précisément, qu'à tout moment de la course, la programmation, la manipulation, l'ajustement et l'accident interfèrent les uns sur les autres, donnant lieu à ce qu'Aristote appelait des « péripéties ». Le plus étonnant donc, c'est que ces péripéties qui conjuguent entre eux des régimes hétérogènes, voire des problématiques déclarées incompatibles, sont pourtant identifiables en tant que péripéties, comme des

« moments » d'iconisation, à travers quelques morphologies figuratives reconnaissables. Et, de fait, même les entremêlements et les entrechocs entre régimes sémiotiques – et donc, *a fortiori*, à l'intérieur de régimes homogènes – donnent lieu, sous certaines conditions, à des formes perceptives stabilisées, qui sont, en fin de compte, ce qui nous est donné à saisir comme « expression » des ajustements ou des accidents.

Le peloton est un corps collectif, dont les formes et structures diverses expriment les états et les transformations internes des interactions en cours. Autrement dit (cet exemple improvisé est purement analogique, et ne prétend à aucune validité démonstrative), même la sémiotique des interactions, comprenant ajustement et accident, a besoin d'un plan de l'expression, et pour cela, elle peut compter, entre autres, sur une sémiotique des corps-actants.

Le niveau de pertinence des « corps » n'est pas le seul en cause, c'est évident. Mais il permet d'illustrer une difficulté récurrente de la sémiotique greimassienne et post-greimassienne : la difficulté à identifier les expressions pertinentes des articulations sémantico-syntaxiques qu'elle élabore. Et si je puis exprimer un vœu pour l'avenir, ce serait que, à la différence de la sémiotique narrative standard, la sémiotique des interactions ne considère pas comme acquis et implicite la question du plan de l'expression.

**Jacques FONTANILLE**